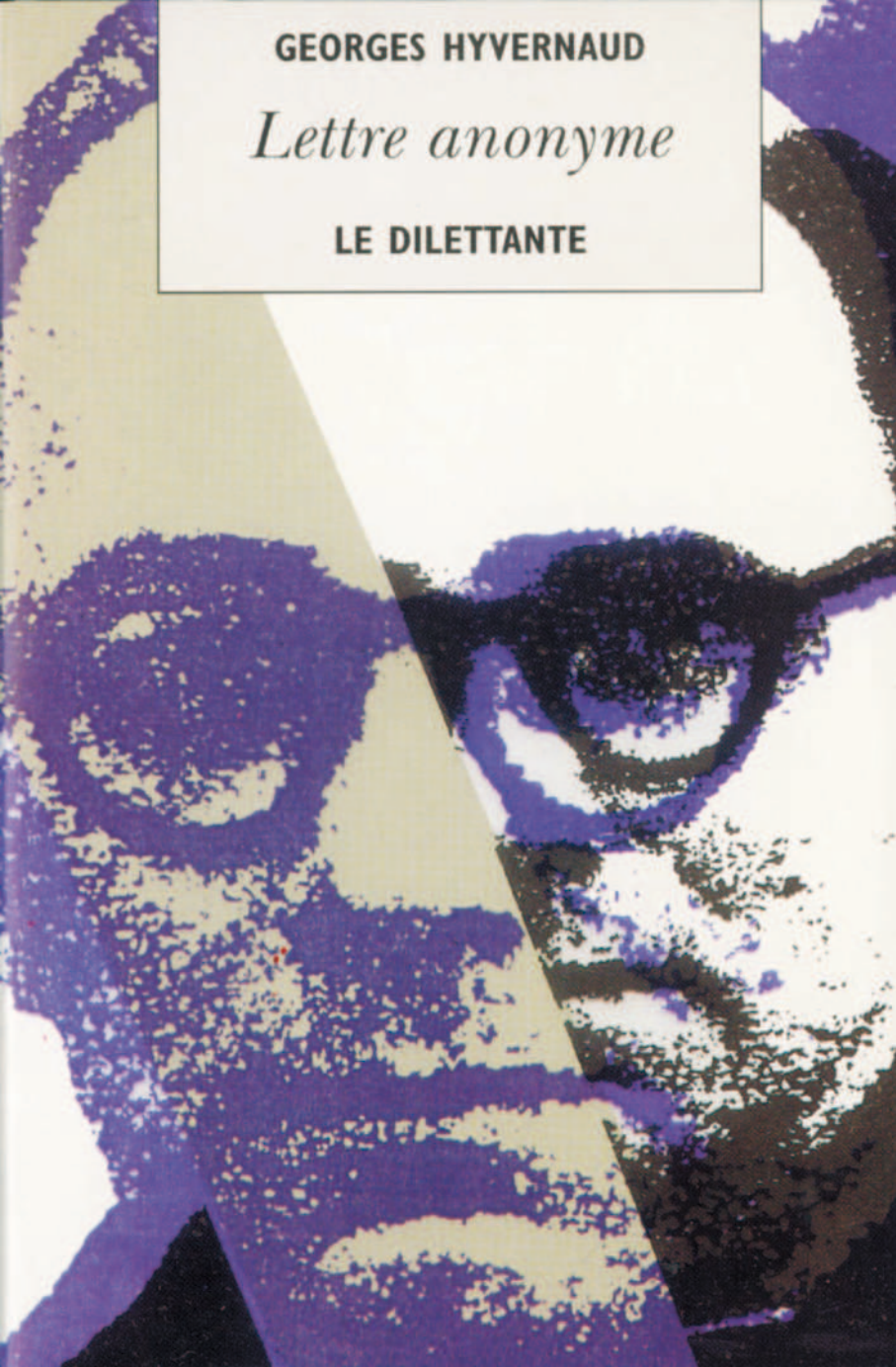


GEORGES HYVERNAUD

*Lettre anonyme*

LE DILETTANTE







*Lettre anonyme*

## DU MÊME AUTEUR

### CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Peau et les os*, 1993 (Le Scorpion, 1949).

*Feuilles volantes*, 1995 (Ramsay, 1986).

*Le Wagon à vaches*, 1997 (Denoël, 1953).

*Carnets d'oflag*, 1999 (Ramsay, 1987).

### AUX ÉDITIONS SEGHERS

*L'Ivrogne et l'Emmerdeur*,  
lettres à sa femme 1939-1940, 1991.



Georges Hyvernaud

*Lettre anonyme*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Anne-Marie Adda

© le dilettante, 2002.

ISBN978-2-84263-360-8



## *Avant-propos*

*Les textes de Georges Hyvernaud que Le Dilettante offre aujourd'hui à ses lecteurs ne sont nullement indépendants. Les notes sur l'anonymat, comme « Chabrelu » et les textes suivants, figuraient en effet dans un même dossier et sous ce même titre, en attente évidente de leur intégration au projet de roman, selon la méthode habituelle de l'auteur, qui travaillait toujours à partir de fragments.*

*Ils abordent d'ailleurs des thèmes identiques sur l'anonymat, le nom (« le nonymat »), la vie et la mort. Et c'est la même main – celle du narrateur – qui déclenche le tir, au cours de la « drôle de guerre », contre un supposé Karl (ainsi brutalement sorti de l'anonymat), qui lancera la bombe de la lettre anonyme contre un autre inconnu, baptisé Chabrelu, l'animant, l'amenant au contraire à la vie. Narrateur – créateur ambigu par ailleurs – d'un autre personnage qui hante son esprit : son très inquiétant oncle Cléophas.*

*On voit l'imbrication des divers éléments et les correspondances entre eux, et l'on regrette que l'écrivain n'ait pu mettre la dernière main à cette œuvre complexe, riche de pensées et de réflexions sur l'homme et son destin. Mais telle qu'elle se présente, ses lecteurs y trouveront entre autres plaisirs celui de participer aux jeux imprévus de sa création, dans le climat d'humour habituel de l'auteur, ici plus que jamais incisif et subtil.*

*Bien que d'époques différentes, on notera la même qualité d'inspiration très personnelle et la même densité d'écriture dans les « Rencontres » très réelles rassemblées à la fin de ce volume.*

Andrée Hyvernaud

*Lettre anonyme*  
(fragments)



## *I – De l’anonymat*

L’anonymat : préparation à la mort. N’être déjà plus personne.

Tout a un nom. Les rues ont un nom – les chevaux, les chiens, les ministres. Même Dieu. Il s’appelle Dieu. C’est comme ça qu’on l’appelle. Il ne répond pas, c’est son affaire, mais il n’a pas tout à fait réussi à devenir anonyme.

En un sens, Dieu doit être un fantassin somnambule. Son métier ne le passionne guère. Du fond de son éternité, il n’aperçoit les mondes, et le nôtre en particulier, qu’assez confusément. Il tire sur nous en tireur distrait et fatigué. Les projectiles divins tombent là ou ailleurs. Ça démolit des pays ou des siècles, ça fait des histoires sans qu’il ait des intentions particulièrement agres-

sives. On ne peut pas lui en vouloir.

L'horreur de l'anonymat est un des traits les plus fortement marqués de la nature humaine. On a besoin d'une signature. Pour les grandes catastrophes, par exemple. Pas possible d'admettre qu'on ne connaît pas l'expéditeur. Alors, on l'appelle Dieu. Ou Hitler, Staline. On veut des noms. Pouvoir dire qu'on sait d'où ça vient. Ce qui explique l'histoire, la métaphysique, le journalisme, le Café du commerce et les discours ministériels. Autant de tentatives, de techniques, d'entreprises pour identifier l'envoyeur. Les choses qui *arrivent*, il faut qu'elles *partent* de quelqu'un. La médecine aussi, c'est un moyen de trouver l'envoyeur. La souffrance toute pure, insupportable. Soulagement dès qu'on est assuré qu'elle vient de la rate, du foie, de la vessie ou du duodénum. Du moment qu'il y a une signature, on pourra toujours s'y faire. Trouver le coupable, le responsable. Se livrer à un jeu quelconque de précautions, de répliques, mener un dialogue, ou du moins craindre – avec un complément d'objet; haïr avec un complément d'objet. Mais ce vide...

Le cadavre anonyme est une irritante mystification. Le suicidé qui a effacé ses traces. La victime d'un assassin méticuleux. Cet objet encom-

brant, déroutant, inclassable, insolite, échappant à l'état civil, sans papiers, impossible à désigner autrement que par des périphrases ou les plus abstraits des termes généraux : l'homme, la victime, le corps, les restes...

Un discrédit injustifié s'attache à la pratique de la lettre anonyme. Le scripteur anonyme appartient à la mythologie rudimentaire des traîtres de mélodrame. Il a le public contre lui. Le public a pourtant des idées larges, la cervelle complaisante, une indulgence qui s'étend loin, de la pitié à revendre, des tendresses inattendues pour les usagers du cyanure et du rifle long, une sympathie pour les amants vindicatifs, de l'admiration pour les tueurs carrés, placides et sentimentaux qu'il imagine bâtis sur le modèle de Jean Gabin. (Et les gitrois, comme c'est touchant, surtout quand M. Cayatte s'occupe d'eux.)\* Les petits voyous, les idiots bourrés de slogans, les demoiselles frénétiques, les brutes, les maquereaux, tout ce beau

---

\* Dans le système de rationnement mis en vigueur pendant et après la guerre, les adolescents étaient classés dans la catégorie «J3». (Roger Ferdinand avait écrit une comédie intitulée *Les 73*, créée en septembre 1943 avec un succès durable.)

En 1953, le cinéaste André Cayatte (né en 1909) avait réalisé *Avant le déluge*, film qui traitait du mal de la jeunesse devant la menace d'une nouvelle guerre mondiale.

monde peut compter sur la compréhension du public. Il accepte, il admet. Il aime ça. C'est un public romantique, c'est un public philosophe...

Il y a, dans le monde, un vigoureux encouragement à l'anonymat.

Ce qu'on a trouvé de mieux, au lendemain de la Première Guerre mondiale, c'est d'honorer le soldat inconnu. Le héros anonyme.

Voilà qui définissait clairement, nettement, en termes irréfutables, ce qu'on proposait aux hommes comme situation dans l'économie de leur époque...

Avis aux petits prétentieux. L'héroïsme, ça n'a pas de nom. Pris dans la masse, indiscernable, interchangeable : voilà ce qu'on lui offre, au citoyen. Et ce qu'on récompense solennellement, sur la place la plus encombrée de voitures de chaque capitale.

Des délégations quotidiennement lui apportent des fleurs, à ce modeste.

Ces gros hommes officiels, je suppose qu'ils ne pensent à rien, en accomplissant les rites. S'ils avaient quelque aptitude à la pensée, ils se dispenseraient du rite.

S'ils pensaient quelque chose... Il ne faut pas trop leur demander.

Le culte de l'impersonnalité : le civil inconnu.



L'anonymat est contre nature, en quelque sorte. On y tient, à son nom. On ne s'en lasse pas. On veut le voir en grosses lettres, en majuscules, en lettres d'or. Dans le journal. Sur une enseigne. Sur des affiches. Sur le socle des statues. Sur les monuments aux morts. Sur des cartes de visite. Sur les plaques qui permettent aux passants de s'orienter dans une ville. Rêve ingénu, spontané, ambitieux : donner son nom à une place, à un square, à une fontaine, à un cinéma – le Ronsard –, à une école, comme Say (Jean-Baptiste), à un chocolat – comme M. Menier –, à une crème dentifrice, un dépilatoire...

On le grave sur les arbres, et dans la pierre des monuments classés.

Le nom que je porte, Chabrelu. Le nom que portait feu mon père, percepteur à Champreux-le-Haut, et le père de mon père, cabaretier à Sainte-Barbette, Corrèze. Plus loin, on ne sait plus. D'autres Chabrelu, jusqu'au fond des âges.

Le nom que portait mon père. Il le portait religieusement, d'une manière un peu solennelle, comme un cierge ou une décoration.

Ça m'enferme dans une série.

Que ça me plaise ou non, ça me relie au Chabrelu qui s'enrichit dans le commerce de la viande de porc à Villeneuve-lès-Avignon, au sergent-chef Chabrelu, à la veuve Chabrelu, directrice d'école honoraire, à une douzaine de

petits Chabrelu qui sont les fils, les neveux et les cousins des Chabrelu déjà cités.

Si on retire le nom, plus personne. Quelqu'un, ce qu'on désigne ainsi : un nom. Rien de plus. Un ministre : un nom. De temps à autre, on change le nom. C'est toujours le même ministre, c'est-à-dire rien.

L'anonymat... Le nonymat.

Le nom qu'on porte. Comme on porte une canne ou un paquet. Le plus drôle, c'est cette fierté...

Pas facile de s'en débarrasser. C'est l'étiquette. On a collé ça sur ma vie, à la colle forte. Du fond des âges, tous ces Chabrelu étiquetés Chabrelu.

Cette fierté... Souffrance quand on *estropie* votre nom. Un *t* au lieu du *d*, un *h* supplémentaire. Comme si on vous coupait une oreille ou qu'on vous ajoutât une verrue. Le scandale de l'accent circonflexe oublié.

Déclinez vos nom, prénom et qualités. Sur cent mille feuilles, fiches, cartes, déclarations, attestations.

Avec ça, on est sûr de ne pas se perdre. Sûr de n'être perdu pour personne. Rudement commode.

De ne pas se perdre. C'est à peu près tout ce qu'on garde intact, d'un bout à l'autre de la route. Le reste, bien sûr, la peau, la cervelle, le poil, les convictions, ça change de couleur, ça se défait, ça

se refait, on s'y perd, on se perd. On se perd à chaque instant, à chaque millionième d'instant. Mais il y a le nom.

Le plaisir de le savoir illustre. Un nom qu'on lit sur les affiches, dans le journal, sur les enseignes de magasins. Qu'on répète chez les commerçants.

Il y a une façon de le faire ronfler. Ou de le murmurer. De le crier. De le savourer. De le siroter.

On le grave sur le marbre des temples et le socle des statues, et le bois des tables d'écolier. Et, pour finir, sur une tombe.

On le préserve des altérations, déformations, mutilations.

L'anonymat est une pratique nocturne. À l'heure où les couples s'accouplent, les anonymes pénètrent dans leur monde de délices solitaires. Secrètes voluptés cérébrales, fêtes feutrées de l'imagination, savamment élaborées sous la lampe, entre le pot de cactus et la cage du serin. Autour de l'anonymat flottent des effluves honnêtement bourgeois, des parfums d'encaustique et d'infusion de verveine. L'anonyme est soigneux, studieux, rangé, douillet. Il se recrute du côté des quadragénaires un peu tristes, des employés modèles, des veuves de percepteur, des retraités des postes ou des douanes, des dames à varices, des vieilles demoiselles à cabas. La petite vieille

du cinquième, une anonyme peut-être. Cette bonhomie replète, ce regard innocent, on ne sait pas ce que ça recèle. C'est suspect.

Il y a le prestige du muscle. Parce que la nature vous a bâti en débardeur, vous pouvez vous permettre pas mal de choses. Insolence des costauds qui vous bousculent négligemment. Pas de danger qu'ils la reçoivent, la gifle qu'ils méritent. Tu pèses cinquante kilos, mon bonhomme. Quoi? Ça ne va pas? Tu files, tu serres les fesses, pendant que l'autre se dandine en ricanant. Tout juste s'il ne te demande pas des excuses. Et tu les ferais, tu les fais presque, sans qu'il demande rien. Mais il t'a déjà oublié. Tu ne comptes pas. Toi, tu en as pour deux jours à ne penser qu'à ça. Cela en fait, dans une existence, des gifles qu'on n'a pas osé donner. Des mots qu'on n'a pas osé dire. Un capital de rancune et d'amertume. Un ressentiment énorme. Ce serait trop commode si l'avantage était toujours du même côté. C'est comme le privilège de l'argent, des fonctions. Il faut bien gagner sa vie. Accepter le ton méprisant du patron, le reproche injustifié, l'ironie du chef comptable, l'engueulade de l'adjutant, le mépris de l'inspecteur adjoint. Oui, oui monsieur, oui monsieur. Après vingt ans ou trente ans de ce régime, et même moins, en général c'est fini. On est aplati. On trouve ça tout naturel. Plus trace de